

les carnets de (parentel)

# Parents/Ados : quel dialogue ?

n° **15**  
Septembre  
2001



SOMMAIRE

Éditorial

L'adolescence, un problème ? Non, des questions !.....2  
*François VILLARD, administrateur de Parentel*

Initiatives

Le midi des parents.....5  
*Anne-Sophie CARLOS, psychologue à Parents Ensemble, Rennes*

Thema

Quel dialogue avec l'adolescent ?.....9  
*Jean-Claude QUENTEL, psychologue, professeur en Sciences Humaines, Rennes*

Carrefours des pratiques professionnelles

La parole aux parents dans un collège ?.....20  
*Françoise FLOURY, principale adjointe de Collège à Brest*  
Des parents partagent leur savoir.....24  
*Mariette LEGENDRE, bénévole à ATD Quart Monde*

Parole donnée à...

Les deuils après suicide.....29  
*Marc-Elie HUON, psychologue*

Du côté des livres

37



**L'ADOLESCENCE, UN PROBLEME ? NON, DES QUESTIONS !**

*Celui qui pousse, celui qui croît, celui qui bouge à partir de ce qui a été semé : tel est le sens du beau mot :*

**« adolescent »,**

*Ces termes sont en général réservés au monde végétal. Le plein épanouissement de la fleur de l'arbre n'a d'égal que la satisfaction de celui qui s'est engagé à accompagner le processus de maturité.*

*A moins de préférer le caractère sauvage ou le dépérissement, le jardinier se doit à une attitude constante de vigilance, d'observation du développement, de connaissance des besoins spécifiques de sa création.*

*Il doit offrir le meilleur terreau où s'enraciner, la meilleure protection contre vents contraires, parasites ou produits toxiques, il doit permettre la respiration et l'orientation vers la clarté.*

*Il ne force pas le processus, il en cadre les étapes, s'il tient à un bon produit.*

*La plante pousse parce qu'elle pousse le jardinier au-dehors.*

*Tous les deux sont gagnants parce qu'ils sortent d'eux-mêmes.*

*Il n'est pas facile d'être jardinier, pas plus qu'il n'est facile d'être parent d'adolescent.*

**« Faut pas pousser ! » « Tu pousses trop loin ! » « Où va-t-on avec toi ? »**

*Propos de parents d'adolescent que houscule celui qui pousse.*

*Ils ne savent plus que croire. Ils sont désorientés. Ils perdent pied.*

*Il est difficile de résister à l'éparpillement des racines et des rejets qui cherchent à quoi s'accrocher, vers quoi s'orienter.*

*Que d'accrochages douloureux et souvent inefficaces !*

*L'avantage du parent sur le jardinier est qu'il possède une parole qu'entend son rejeton, cette force qui sort de lui et va vers l'autre.*

*C'est par les mots, qu'il faut parfois aller chercher loin au fond de soi, qu'il faut oser dire et se dire, que se révélera - à ses yeux comme aux nôtres - de quel bois nous sommes faits, de quels apports nous avons été nourris, dans quoi nous sommes plantés... et en quoi nous avons pu nous planter !*

**« Il nous met hors de nous ! »**

*C'est bien ce qu'il cherche : nous faire sortir de notre « quant-à-soi ».*

*Qu'y a-t-il derrière l'apparence ?*

**« Ne sont-ils pas creux ces troncs d'où je sors et sur lesquels je voudrais m'appuyer ? »**

**« Quelle branche ai-je envie d'être, veut-on que je sois, me permet-on d'être ? »**

*Etre hors de soi n'est-ce pas s'ouvrir, agrandir son horizon ?*

*Celui qui nous pousse en poussant nous fait grandir si nous l'acceptons.*

*Il y a tout à gagner à se mettre en route avec lui pour l'accompagner dans ses doutes, lui fixer des repères, les bornes à ne pas dépasser,*

*Pour s'assurer une vraie liberté de croissance individuelle et collective.*

*Dans tout son comportement, non seulement envers ses parents mais aussi envers tous les responsables en éducation et en vie sociale, l'adolescent interroge :*

**« Dis-moi qui tu es et je saurai qui je peux être ».**

*On nous répète depuis peu que le bébé est une personne ?*

*L'adolescent aussi !*

*Mais en quête d'identité et d'identification, inscrit dans une aventure à respecter.*

*Le bébé reçoit un nom : l'adolescent doit se faire un nom, se reconnaître dans celui que nous lui transmettons.*

**« On ne chante jamais si juste que dans les branches de son arbre généalogique »** écrivait Jean COCTEAU

*Dès le jardin d'enfants pensons ensemble à ce que nous semons, pour que les nouveaux citoyens que nous avons voulu engendrer s'épanouissent dans un champ social enrichi et solidaire.*

François VILLARD

vous propose

---

## Une après-midi d'Etude sur la Périnatalité

---

avec

### Patrick BEN SOUSSAN

*Pédopsychiatre (Service de Pédopsy. du Pr Rufo)*

*Intervenant en périnatalité à Marseille et à Bordeaux*

Auteur de :

*Les bébés de l'an 2000, Erès, 2000*

*Le bébé imaginaire, Erès, 1999*

*La grande aventure de Monsieur bébé, Erès, 1996*

---

## Vendredi 5 octobre 2001

### A BREST

---

- 14H30 : « **Quand bébé naît, quel accompagnement pour les parents ?** » à PARENTEL (sur inscription préalable)
- 18H00 : **Le Café des Parents : « Au 9<sup>ème</sup> jour du 9<sup>ème</sup> mois, 1001 bébés ! »** à la librairie DIALOGUES avec les Editions Erès (entrée libre)
- 20H30 : « **Aujourd'hui, comment (mieux ?) accueillir cet inconnu si familier : le bébé ?** » Salle des Conférences de la Mairie à Brest. (entrée 30 F / 10 F)

Renseignements et inscriptions à PARENTEL

---

## DU DIALOGUE DES PARENTS AVEC LEURS ADOLESCENTS<sup>1</sup>

---

Le dialogue : voilà bien un sujet qui intéresse et préoccupe les parents aujourd'hui dans leurs relations avec leurs adolescents. Chacun s'en va à la recherche de la bonne recette, du bon conseil... le dialogue parents-adolescents serait-il plus difficile, se romprait-il plus souvent que ce que nous avons nous-mêmes connu avec nos propres parents ? Ou bien serions-nous soumis à un nouvel impératif de parole échangée à tout prix ?

En fait, notre mémoire nous joue probablement des tours car les adolescents qui claquent les portes à la barbe de leurs parents inventent bien chacun leur scénario mais c'est un scénario qui a déjà largement vécu. L'adolescence est le moment privilégié de la séparation, des ruptures, de la mise en question des valeurs qu'ont transmises les parents.

A l'heure où l'enfant sent et voit dans la transformation de son corps, qu'il n'est plus tout à fait enfant, ni encore devenu adulte, il n'a pas le choix, il doit partir à la recherche de sa propre identité. Cette quête passe par un mouvement de remise en cause de ce qui de lui, appartient à ses parents, quitte à se le réapproprier plus tard.

Plus les liens sont étroits entre parents et enfants, plus cette séparation peut être brutale voire même violente parfois. Les adolescents ne savent pas toujours comment aménager une nouvelle distance que les parents ne comprennent pas et à laquelle ils ne sont pas prêts. L'idéal parental n'est-il pas représenté par une complicité éternelle avec les enfants ?

---

<sup>1</sup> « Parents ensemble », UDAF 35, 16 rue de Penhoët, 35 000 RENNES. Tel 02 99 79 75 27

L'adolescent l'impose alors à ses parents et met en actes une rupture de façon maladroite et violente.

Plusieurs mamans au cours d'entretiens m'ont fait part de leur incompréhension d'une telle rupture : « C'est pourtant l'enfant avec lequel je m'entendais le mieux, avec lequel je parlais le plus, dont j'étais le plus proche » disent-elles. C'est bien parce que la relation était forte que l'adolescent fait voler cette complicité en éclats pour acquérir son autonomie. Et il a raison de le faire sous peine de rester dépendant de ses parents.

Donc ce mouvement de séparation qui est constitutif de l'adolescence vient perturber le dialogue que les parents entretiennent avec leurs adolescents. Comment se parler encore quand l'adolescent se retranche dans le silence, quand son humeur varie du meilleur au pire à quelques instants d'intervalle, quand il franchit des limites qui rompent la confiance mutuelle... ?

Ce qui peut prendre l'allure d'une tempête familiale laisse les parents désarmés, démontés, déstabilisés.

Et ils le sont d'autant plus qu'ils ont à l'extérieur du cercle familial des sujets d'inquiétude : ces jeunes qu'ils sentent fragilisés par ce moment de transition entre l'enfance et l'âge adulte, sont touchés par la violence, la drogue, un avenir incertain. Les risques sont là, parfois donnant l'impression d'être amplifiés par une médiatisation importante. Bien sûr l'éducation est faite de risques, mais la responsabilité des parents est aussi de protéger leurs enfants d'un certain nombre de risques.

Mon propos n'est pas de dresser un tableau dramatique loin s'en faut, mais de constater qu'il n'est pas toujours facile pour les parents de garder la tête froide et de rester confiants vis-à-vis de leurs adolescents.

Jusqu'où ira tel conflit ? Les paroles des adolescents doivent-elles être prises au sérieux, doivent-elles être interprétées ? Est-ce que ce jeune qui se révolte contre la société et les adultes perd réellement pied, ou bien construit-il son identité à travers cette révolte ?

Que dire à celui-là qui dit détester ses parents, ne plus vouloir avoir affaire à eux et être assez grand pour se débrouiller tout seul ? Que dire quand on a l'impression de ne plus se connaître ou se reconnaître ? Où sont les limites du dialogue et de la négociation ? ...

La liste des questions que formulent les parents pourrait se prolonger encore.

Tant pis si on l'a déjà dit souvent, je le redis, il n'y a pas de recette toute faite ou miracle ! Chaque famille a son histoire, son mode de vie, chaque personne qui la compose est unique. Aucun modèle d'éducation ne saurait s'appliquer avec un succès assuré !

Il ne s'agit pas pour autant de baisser les bras, lorsque des questions ou des difficultés surgissent.

A Parents Ensemble, nous avons voulu proposer aux parents un moment où ils pourraient débattre de leurs nombreuses questions avec d'autres parents. A l'heure du déjeuner, autour d'un sandwich et d'un café, nous invitons les parents une fois par mois à échanger leurs expériences, leurs pas en avant et en arrière dans leurs relations avec leurs adolescents. Chaque mois un thème nouveau est choisi en fonction des préoccupations des parents. Chaque « Midi » est co-animé par deux professionnels, soit les intervenantes de Parents Ensemble, soit une intervenante de Parents Ensemble et un professionnel extérieur qui apporte des compétences plus spécifiques dans un domaine. Le troisième trimestre 2001 a, par exemple fait l'objet d'un cycle sur le thème de la consommation des jeunes en partenariat avec le Comité Départemental de Prévention de l'Alcoolisme.

L'objectif du groupe reste toujours l'échange et la rencontre entre parents. Il ne s'agit pas pour les professionnels d'apporter un savoir ou des recettes miracles dont j'ai déjà dit que nous ne les possédions pas plus que d'autres.

Le groupe est ouvert, les parents peuvent venir en fonction d'un thème qui les touche particulièrement, ou de leurs disponibilités.

En fait, au cours de cette première année de fonctionnement des « Midis des parents » certains parents ont été très fidèles, se connaissant mieux petit à petit, formant un noyau actif et accueillant pour les quelques nouveaux qui s'intégraient au groupe chaque mois. Cela a permis, très modestement, à certains parents de faire quelques pas de plus en avant.

La diversité des participants fait la richesse du groupe. Pour en revenir au dialogue parents-adolescents, c'est sur ce point que je voudrais insister. Cette diversité se joue tant sur le plan des origines socioculturelles que sur celui du vécu avec les adolescents.

Certains parents ont trouvé là un lieu d'information et de prévention. En étant par exemple mieux informés sur le tabac ou le cannabis et les risques liés à ces consommations, ils appréhendent ces questions avec moins d'anxiété et osent aborder le sujet avec leurs jeunes sans être débordés par leurs émotions ou leur angoisse, qu'il s'agisse pour eux d'un dialogue, d'informations à transmettre à leur tour ou de poser un interdit.

Les parents se sentent moins étrangers à certaines questions et plus à même de se positionner clairement. Les « Midis » leur offrent un temps de réflexion sur leur propre place, à travers ce qu'ils peuvent dire de leur relation à leurs enfants et à travers la confrontation à l'expérience des autres : la confrontation ou plus justement l'ouverture. Car de leur propre témoignage, la diversité du groupe leur a apporté une ouverture sur des modes de pensée et de vie différents.

Cette ouverture se traduit directement dans le dialogue qu'ils entretiennent avec leurs adolescents : On peut penser différemment et se parler encore. On peut sortir d'un schéma et de représentations faits de notre propre histoire, sans que la confiance accordée à l'adolescent n'en souffre. Les parents éclairent leur vécu d'autres regards, peuvent envisager l'avenir autrement à la lumière de la parole des participants.

Certains parents avaient vécu avec des adolescents ou de jeunes adultes des moments douloureux et difficiles. Ils ont été soutenus par le groupe, ils ont créé un lien avec d'autres parents en tenant eux-mêmes leur place de parent alors que cette place vacillait.

Enfin les parents se rassurent dans leur capacité à rester parents malgré des paroles dévalorisantes de leurs adolescents, grâce à la similitude de l'expérience des autres qui teinte d'une certaine « normalité » et d'humour les conflits qui opposent les jeunes à leurs parents. Qui ne s'est pas fait traiter de « ringard » ou qui n'a pas entendu que les parents de tel copain, eux au moins, étaient « beaucoup plus cool et sympa » !

Les parents qui viennent aux « Midis » y ont trouvé un lieu où ils pouvaient poser leurs questions, les confronter à celles des autres, prendre du recul. Cela les aide à parcourir avec leurs jeunes un petit bout du chemin de l'adolescence qui provoque des bouleversements, qu'ils se passent en douceur ou violemment.

**Anne-Sophie CARLOS**

Coordinatrice du service « Parents Ensemble » de l'UDAF 35

## QUEL DIALOGUE AVEC L'ADOLESCENT ?<sup>1</sup>

Le dialogue, d'une manière générale, n'est pas toujours facile. Dialoguer, c'est échanger avec quelqu'un :

- dont on suppose qu'il va entendre ce que je dis tel que je le lui dis,
- dont on est obligé, en même temps, de tenir compte de la particularité, de la singularité.

Dialoguer, c'est donc " parler avec ". Avec qui en l'occurrence ? Et d'abord pourquoi est-on amené à se poser une telle question à propos de l'adolescent, alors qu'auparavant, lorsqu'il était enfant, cela ne posait pas vraiment problème ? Qu'est-ce que le fait de se confronter à un adolescent, fût-ce son fils ou sa fille, soulève en nous ? Comment dialoguer avec lui ? Quelle position tenir ? Que recherche-t-il au juste ?

Le dialogue suppose qu'il y ait interlocution et qu'il existe des protagonistes différents. On échange parce qu'on peut s'accorder, parce que ce que dit l'un des protagonistes peut être pris en compte par l'autre et vice-versa. Parfois, on échange même simplement pour s'assurer qu'on est bien d'accord, qu'on voit les choses de la même façon : on cherche à se rassurer sur notre vision de la réalité et on entretient du même coup la relation avec notre interlocuteur.

<sup>1</sup> Rencontre avec les parents - Maison Pour Tous de Pen ar Créach - BREST

Mais on échange aussi parce que l'on ne voit pas tout à fait les choses de la même façon. D'ailleurs, si on obtenait à chaque fois la simple confirmation de ce qu'on pense ou de ce qu'on sait déjà, il ne serait guère intéressant de dialoguer...

Il existe par conséquent une sorte de contradiction : pour qu'un dialogue ait lieu, il faut que l'autre me soit proche, mais il faut en même temps qu'il soit, au moins en partie, distant. Si l'autre n'est pas assez semblable, le dialogue est impossible (" je ne m'y retrouve pas ") ; mais s'il n'est pas assez différent, le dialogue est également impossible (" je n'avance pas, je n'évolue pas "). Il en va toujours ainsi quand on " dialogue ", mais avec l'adolescent, cela fait plus particulièrement problème. Quand le dialogue avec lui se révèle difficile, certaines questions se posent à nous : qu'avons-nous encore de semblable ? En quoi pouvons-nous encore voir les choses de la même façon ? N'y aurait-il pas entre nous que du " différent " ? N'est-il pas trop loin de nous déjà ? Ne nous échappe-t-il pas dans sa façon de voir les choses et de se comporter ? Pourtant, il faut pouvoir malgré tout se comprendre, il faut pouvoir partager car nous avons encore à vivre ensemble même si ce n'est pas toujours facile !

Disons-le tout net : l'adolescence est une période difficile ! Difficile pour l'adolescent, mais difficile pour les parents également. La difficulté est cependant relative : elle n'est pas la même pour tous. Mais, si dialoguer, c'est " échanger avec quelqu'un ", à qui avons-nous affaire, précisément, avec l'adolescent ? Surtout, comment avons-nous été conduits à nous poser une telle question ! Que s'est-il donc passé ? Car " auparavant ", il y a peu, lorsqu'il était enfant encore, ça se passait à peu près bien....

## I. UNE CRISE IDENTITAIRE

L'adolescent met tout son monde en *crise*, parce qu'il est lui-même en *crise*. Il fait dès lors bouger les choses : avec lui, on n'est donc plus dans le semblable ! Et ce n'est pas franchement sécurisant ! Quand je parle ici de *crise*, je vise d'abord une *crise identitaire*. Je n'entends pas le mot au sens le plus courant (" il fait sa crise "). Surtout, la crise

n'est pas nécessairement " ouverte ", au sens où elle se traduirait par un conflit visible. C'est d'abord une crise intérieure, interne : c'est pour cette raison que ce n'est facile à gérer pour personne ! S'il n'y avait que la crise externe, ce serait d'une certaine manière plus facile. C'est une crise intérieure qui a éventuellement des effets visibles, à l'extérieur. On peut ne pas les voir. Pourtant, il y a toujours des effets. Parfois, ils ne font pas problème ; ils paraissent donc gérables. À certains moments, il peut y avoir des indices, des petites manifestations, mais ou bien on ne les aperçoit pas, ou bien on ne s'y attarde pas.

On met bien évidemment en avant, dans la crise de l'adolescence, la puberté et ses transformations. Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont ses répercussions psychiques. L'adolescent ne change pas que physiquement ; il se transforme " dans sa tête ". On peut résumer ces transformations à travers les points suivants :

a) Il " meurt " à l'enfance.

En lui, l'enfance disparaît. Quelque chose fait qu'il ne peut plus vivre sur le mode qui était, jusque-là, le sien. Auparavant, ses parents représentaient ceux qui savaient : ils constituaient un point d'ancrage et même, au départ, des figures de toute-puissance. À présent, ça ne marche plus : l'adolescent découvre en effet que tout ceci n'est plus vrai et il ne lui est plus possible de continuer à vivre en demeurant dans cette illusion.

b) Il perd ses repères.

Les repères que l'adolescent avait jusque-là ne valent plus de la même manière. Il ne peut pas voir le monde avec les mêmes yeux. Il a en fait des yeux neufs ! Ou de nouvelles lunettes, si vous préférez... C'est d'ailleurs grisant et l'adolescent va développer en même temps un esprit de conquête : " le monde est à moi ! ", peut-il être tenté de se dire. Mais si c'est grisant, c'est aussi follement inquiétant : " Où vais-je ? Vais-je m'y retrouver ? " La sécurité de l'enfance est en effet bien loin déjà...

c) Tout devient pour lui relatif.

Auparavant, les règles avaient un fondement réel : elles avaient leur raison chez les parents. Elles ne se discutaient pas vraiment, même si

l'enfant qu'il était arrivait de temps en temps à les contourner. A présent, si les parents ne sont plus tout-puissants, s'ils tombent de leur piédestal, avec eux tombent les raisons pour lesquelles on se conduisait de telle façon et on obéissait sans contester. " Qui est à présent garant des lois ? " " Qui fait la loi ? " De multiples questions surgissent : " Pourquoi faire plus comme ceci que comme cela ? Pourquoi ne pas faire autrement que ce qu'il m'a été demandé de faire ? Qu'est-ce qui m'en empêcherait ? " On peut même soutenir qu'en théorie tout devient possible aux yeux de l'adolescent. Car tout est devenu relatif !

Voilà donc, sommairement résumés, les aspects essentiels que recouvre cette crise ; elle est bien une crise *identitaire* dans la mesure où elle confronte l'adolescent à la question : qui suis-je ?

## II - LE PARENT EN QUESTION

Se transformant, l'adolescent oblige en même temps son entourage à se repositionner. On ne peut pas restreindre le " problème " à lui seul et dire en quelque sorte : " c'est lui qui ne va pas et il faut au plus vite traiter son cas pour que tout redevienne, sinon comme avant, du moins vivable ". Non ! Il est nécessaire que l'entourage aussi se transforme, et ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose à vivre... Mais c'est tout de même difficile à certains moments. Je distinguerai trois aspects dans cette transformation que vit le parent ; ils répondent à trois formes d'acceptation :

### 1) Accepter de perdre l'enfant

L'adolescent est " mort à l'enfance " et il s'ouvre par là au social ; or il nous faut aussi, en tant que parent, faire le deuil de l'enfant qu'il était. Ce n'est pas facile du tout ! On a en effet été habitué à un type de relation avec son enfant auquel on tenait ! On agissait avec lui d'une certaine façon, et on avait en fin de compte une autorité peu discutée. On savait ce qu'il lui fallait : c'était là notre rôle de parent. Or tout cela change soudainement. Et c'est en plus pour nous une perte de satisfaction, puisque nous devons renoncer aux bénéfices que nous tirions de cette relation.

Mais il y a tout de même un aspect positif : si on perd un enfant, on gagne en revanche un fils, un fils avec lequel on nouera une autre relation. De manière générale, à partir de cet âge-là, il vaudra mieux parler de fils (ou de fille) plutôt que d'enfant.

### 2) Accepter de voir ce qu'il soulève en nous

Si l'adolescent se fait difficile à vivre pour nous, ce n'est pas seulement à travers ce qu'il fait, ou par ses conduites en elles-mêmes ; c'est aussi par ce qu'il soulève comme questions en nous-mêmes. Car, somme toute, là où il passe, nous sommes aussi passés ! Et ce ne fut pas nécessairement simple pour nous non plus ! Qui plus est, contrairement à ce que certains s'imaginent, nous n'avons pas réglé, une fois pour toutes, nos rapports à nos propres parents et à l'enfant que nous étions. Et précisément, l'adolescent questionne, par son comportement, notre identité d'adulte. Sommes-nous si assurés que cela de ce qu'entraîne pour nous le fait d'être adulte ? Mais l'adolescent questionne également notre identité de parent : comment chacun de nous se situe-t-il comme parent, notamment par rapport à ses propres parents ?





Mais si ce questionnement se révèle à première vue dérangeant, il comporte aussi un aspect positif : il nous permet de nous situer autrement et de régler, éventuellement avec un peu plus d'assurance, les questions afférentes à notre identité d'adulte et de parent à la fois. Bref, il nous aide à donner un autre sens au travail qu'on a effectué avec l'enfant qu'il était...

### 3) Accepter d'assumer notre place dans la chaîne des générations

À proprement parler, l'adolescent nous fait vieillir, non pas simplement parce qu'il nous traite à l'occasion de "ringards", mais parce qu'il nous "décale" dans l'histoire, et plus précisément dans la chaîne des générations. C'est en effet lui qui va assurer l'avenir : c'est lui le "jeune". Cela signifie qu'une "époque" de la vie est terminée pour nous. Ce n'est certes pas facile à admettre, ni à vivre ! Mais ce point comporte également une face positive : puisque nous devons apprendre à faire sans celui qui était notre enfant, nous sommes amenés à faire une sorte de retour sur la vie de "couple" : il redevient ainsi possible de sortir sans lui. Et puis, à plus ou moins long terme, il nous fera grands-parents ! Nous pourrions alors rejouer, quoique différemment, cette même partition de la relation à l'enfant à travers les petits-enfants dont il nous dotera !

## III - COMMENT DIALOGUER AVEC L'ADOLESCENT ?

On peut faire état d'un certain nombre de conditions générales au dialogue avec l'adolescent. Il faudra pouvoir :

### a) Accepter le changement de part et d'autre

En principe, les différents protagonistes d'un échange mutent ensemble : cela revient à dire qu'ils changent les uns par rapport aux autres, dans la mesure où ils échangent. Il faut accepter qu'il puisse en être ainsi dans le cas de l'échange avec l'adolescent, donc être persuadé en tant que parent que le changement est possible. Il faut y croire ! Croire au fait que l'adolescent va changer malgré tout, même lorsqu'on se trouve pris avec lui dans un conflit important où tout paraît bloqué. Il doit certainement entendre quelque chose de ce qu'on lui dit, quelle que

soit sa réaction immédiate. Mais en même temps, il faut accepter de se remettre soi-même en question : il n'y a que les imbéciles, on le sait, qui ne changent pas d'avis !

Dans tous les cas, deux positions extrêmes sont à éviter : celle qui consiste à dire "il va changer, pas moi !", autrement dit : "il devra s'incliner, moi je ne bougerai pas !" ou, inversement, "je vais changer et lui accorder d'emblée ce qu'il demande", par conséquent : "c'est moi qui m'incline et qui m'efface devant ses exigences."

### b) Ne jamais en rester aux apparences

Il s'agit là d'un principe important dans le domaine de l'éducation : les actes posés ou les paroles lancées par les parents auront assurément des effets, mais pas nécessairement dans l'immédiat et pas obligatoirement de manière très visible. Pourtant, ça fait son chemin ! En même temps, il est essentiel de tenir quoi qu'il en soit une même ligne de conduite : là se joue vraiment l'autorité du parent et cet aspect n'est aucunement contradictoire avec le précédent... L'autorité n'est pas à confondre avec le pouvoir qui se situe, pour moi, sur le versant coercitif. L'autorité suppose en somme qu'on sache ce qu'on veut et qu'on soit capable de s'y tenir !

Autrement dit, si je résume, pour qu'il ait dialogue, surtout lorsque c'est l'adolescent qui le demande, il faut bien compter avec sa position, quand bien même elle nous paraît de prime abord inacceptable : elle doit être prise en considération, même si c'est pour lui opposer un refus. Par ailleurs, il ne peut être question pour le parent de "se défiler". Il lui faut tenir "en face" des positions. Certes, il est possible d'en changer : mais il n'est pas question d'être une girouette... Il n'est pas question d'abdiquer, car l'adolescent a besoin d'un interlocuteur, même dans la provocation ! Les problèmes qu'il soulève peuvent paraître insignifiants : ils constituent alors une sorte de mise à l'épreuve : ils ont valeur de test pour l'adolescent. Parfois, ils sont plus graves. De toute façon, il n'est pas possible de faire l'autruche ! Il irait vous chercher jusque dans le sable ! Pour vous "tenir tête", encore faut-il qu'il vous trouve ! S'il n'a personne en face de lui, il ne peut plus se construire.

Il a besoin que vous teniez une position, même si elle lui apparaît "ringarde" et s'il la dénonce aussitôt comme telle. Il se cherche des repères pour se construire. Il n'y a pour lui plus rien de sûr, d'indubitable ; tout est relatif : raison de plus pour qu'il se donne des repères, à partir de ceux que nous lui offrons. Le parent, de ce point de vue, est et demeure sinon le guide, du moins un modèle par rapport auquel on se situe. Il fait de cette façon-là et il croit à ça : voilà ce qui donne à l'enfant des appuis. Et voilà ce qui permet, ensuite, à l'adolescent de comprendre qu'on peut et qu'on doit se donner des appuis, même quand tout est devenu relatif.

c) Ne pas continuer à le prendre pour un gamin

Le dialogue avec l'adolescent suppose aussi, de la part du parent, d'abandonner une position de "toute puissance", qui fait de lui une sorte de centre autour duquel tout gravite. Il doit saisir qu'il y a d'autres manières que la sienne de voir les choses et d'envisager des solutions aux problèmes rencontrés. Idéalement, l'adolescent devrait pouvoir s'entendre dire : *"Je ne sais pas tout. Il y a même des choses que tu peux savoir et que j'ignorais."* Ou encore : *"Tu trouveras des réponses ailleurs : la mienne est relative, mais j'ai une position et je te la donne. C'est mon point de vue. A toi de construire le tien."*

Si on considère l'adolescent comme un gamin, il ne le supportera pas et réagira par la provocation ou par la fuite. En fait, il ne disposera pas de l'espace nécessaire pour se construire et il ressentira cette situation comme dangereuse pour lui.

d) Ne pas non plus le considérer comme un ami.

Cette position représente une autre dérive dans la relation qu'on entretient en tant que parent avec l'adolescent. Tout à fait insupportable, elle sera également refusée par l'adolescent. Il y a une grande différence entre le fait d'avoir une "bonne" relation avec son fils ou sa fille et le fait de le considérer comme un(e) ami(e). Dans le second cas, on ne lui permet pas de se situer dans la chaîne des générations. Or l'adolescent ne peut avoir avec vous qu'une relation de fils à parent. Il ne peut donc être question de chercher à le séduire, surtout s'il s'agit, étant mère, de votre fils, ou, étant père, de votre

filie. C'est ici la question de ce qu'on appelle "l'interdit de l'inceste" qui est en jeu, c'est-à-dire cette barrière incontournable qui sépare les générations.

#### IV LE CONTENU DU DIALOGUE AVEC L'ADOLESCENT

Comme on peut s'y attendre, le contenu même de l'échange que l'on peut avoir avec l'adolescent varie énormément.

a) Les questions

Il peut s'agir parfois, on l'a dit, de questions insignifiantes : elles visent souvent pour l'adolescent à savoir où il en est dans la relation qu'il entretient avec nous et surtout si nous nous positionnons en tant que parents... "Es-tu toujours là, en face ?", telle est alors la première question qu'il pose. C'est aussi un "M'aimes-tu malgré tout ?" qu'il faut entendre par moments à travers ses questions diverses... Mais il peut également s'agir de questions provocantes, par lesquelles il cherche intentionnellement à heurter... et à faire réagir. À certains moments, sans intention particulière, elles entrent néanmoins en conflit avec nos valeurs. Les préoccupations essentielles de l'adolescent touchent aux questions de mode (cheveux, vêtements, musique, etc.) ; elles visent des positions politiques (au sens noble et étymologique du terme : elles touchent à la vie de la cité), des thèmes idéalistes ou romantiques... Elles s'inscrivent souvent, à tous ces niveaux, en décalage par rapport à nos options.

Mais l'adolescent soulève aussi de temps en temps des questions gênantes : il interroge ses parents sur l'histoire de la famille (mettant remarquablement l'accent sur les fameux "non-dits" par exemple, qui se transmettent d'une génération à une autre...), sur les origines des uns et des autres (dans le cas d'enfants adoptés, ou nés hors mariage, etc.), sur l'intimité du couple parental également... Là non plus, il n'est pas toujours facile pour le parent de se situer face à l'adolescent.

b) Le refus du dialogue

Quand le dialogue se révèle difficile, il ne faut pas confondre refus de dialogue et prise de position différente. Vous pouvez en effet, en tant

que parent, être co-responsable de ce qui vous apparaît comme une impossibilité. Comment par exemple le recevez-vous, votre adolescent, quand il vient avec ses questions ? Il faut en fait pouvoir garder un contact, même lorsque c'est très délicat, voire tendu. Car, par ailleurs, il se construit des repères à l'extérieur, avec son groupe de pairs : il peut alors vous donner l'impression de vous échapper complètement. D'où la nécessité de maintenir le contact avec lui, d'essayer malgré tout de lui parler et de lui tendre des perches.

Il s'agit de tenir en même temps, on l'a vu, une position : " *je veux que tu entendes ce que j'ai à te dire* " (même si tu n'as rien à me répondre, là) " *Voilà pourquoi je discute avec toi cette question là, voilà ce à quoi je crois* " ! Il faut rappeler à l'adolescent, à l'occasion, que l'on vit toujours ensemble, c'est-à-dire qu'il partage lui aussi la vie commune du foyer. Chacun doit donc y mettre du sien. Il faut lui redire encore que, en tant que parents, nous avons des attentes vis-à-vis de lui, même si elles vont être aussitôt contestées voire déçues. Trop d'adolescents ont ainsi l'impression que leurs parents " se fichent " des problèmes qu'ils rencontrent, au moment même où leurs parents dénoncent à travers leur comportement un " j'm'en foutisme " intégral...

Soulignons aussi le fait que le couple parental se trouve souvent mis en question par l'adolescent : en cas de difficulté, c'est souvent la mère, dans les faits, qui gère le conflit et qui doit ménager à la fois le fils ou la fille et son conjoint... S'il existe déjà un problème important dans le couple, la situation est bien évidemment encore plus difficile à vivre. Il faut pouvoir échanger dans le couple à propos des problèmes que soulève en chacun l'adolescent : il n'est pas nécessaire d'avoir les mêmes positions, mais il est important alors de tenter de comprendre ce qu'il en est de la position de l'autre et de ne pas, surtout, la critiquer aux yeux de l'adolescent.

Parfois, certains adolescents donnent l'impression aux parents d'être très fragiles ; pourtant l'adolescence se déroule relativement bien pour eux, malgré les conflits quotidiens et les craintes de leurs parents. Assez fréquemment, les parents peuvent également avoir l'impression d'être dépassés par les conflits que soulève l'adolescent et de ne plus du tout maîtriser les choses : il est important de savoir que, la plupart du

temps, l'adolescent n'analyse pas, de son côté, la situation comme ses parents et qu'il s'y retrouve malgré tout...

### c) Les " gros " problèmes

Il arrive cependant que des adolescents présentent de gros problèmes. Quand faut-il s'inquiéter vraiment, se demandent alors les parents ? Sans doute lorsque le comportement de l'adolescent devient très difficile partout à la fois, pas seulement donc avec ses parents.

L'adolescent peut apparemment se trouver dans une position de *toute-puissance* : il agit de telle sorte que tout lui serait permis. En fait, un tel comportement n'est la plupart du temps que la face apparente d'une grande souffrance intérieure : il est essentiel dans ce cas de renouveler un contact suivi avec l'école, par exemple, et il pourra être nécessaire de faire appel à un organisme extérieur qui saura apporter une aide à l'adolescent ou aux parents.

Il faut également s'inquiéter lorsque le *repli* de l'adolescent sur lui-même se révèle trop important. Il ne faut pas négliger les épisodes dépressifs qui correspondent à de véritables périodes difficiles, avec des impressions de " vide " (d'où naît le risque du suicide). Pour autant, ces moments ne doivent pas être confondus avec le besoin d'intimité de l'adolescent et la mise en place d'un univers secret que les parents ne pénètrent plus.

Bref, l'on peut s'inquiéter quand le dialogue devient réellement impossible et non plus seulement difficile (quand donc plus rien ne passe dans la relation et qu'on se trouve effectivement totalement débordé en tant que parent). Un " tiers " peut aider à renouveler les liens et surtout à rétablir les positions de chacun vis-à-vis de l'autre. Et il suffit parfois de peu de chose !

**Jean-Claude QUENTEL**

Psychologue clinicien, Professeur au  
Département des Sciences du Langage  
(UFR Sciences Humaines), à l'Université  
de RENNES 2.

## LA PAROLE AUX PARENTS DANS UN COLLEGE

Action menée au collège Les Quatre Moulins à  
BREST depuis la rentrée 2000

Comment, avec qui et pourquoi, sur des thèmes choisis, parler des difficultés des adolescents avec des parents dans un collège ?

### 1. Quels constats à la rentrée 1999 ?

- ↳ Une équipe se trouve être renforcée par l'arrivée d'une principale adjointe et d'une C.P.E., ce qui permet un regard nouveau sur le collège et son environnement et l'envie de développer un partenariat avec ce dernier.
- ↳ L'existence d'un C.E.S.C., créé l'année précédente, engage l'équipe dans son animation.
- ↳ Une observation fine du collège et de ses ressortissants est réalisée : il faut faire l'apprentissage d'un public spécifique, très hétérogène quant aux catégories socioprofessionnelles représentées et comportant la présence de parents en grande difficulté bien que le collège ne soit cependant pas classé en Z.E.P.
- ↳ Un besoin d'ouverture du collège sur l'extérieur est ressenti : il existe un maillage important des quartiers par les M.P.T. et Centres Sociaux, mais le collège n'a que peu de relations avec ces partenaires.
- ↳ Les parents expriment un grand besoin de parler à propos de la scolarité de leur enfant et bien au-delà. Ils témoignent de leurs difficultés à dialoguer entre enseignants et parents, qu'on peut expliquer par un « vécu négatif » antérieur ou par les difficultés de compréhension du système scolaire. De manière générale, les parents se sentent « convoqués » et non pas « invités ».

- ↳ Au-delà des difficultés scolaires et de la seule compréhension des problèmes pédagogiques, le dialogue avec les parents aborde très souvent les problèmes psychologiques des jeunes et les situations familiales conflictuelles. On peut même parler de détresse chez certains parents.
- ↳ Les enseignants quant à eux font constat de « démission » des parents, observation à ne pas généraliser... mais dont il y aurait à saisir le sens.

### 2. Quels objectifs ?

Un besoin s'impose : rapprocher École et Parents en tissant un lien.

Un atout se dessine : le Comité d'Éducation à la Santé et à la Citoyenneté. Parmi les objectifs définis dans le document de l'Académie de Rennes concernant les C.E.S.C., il est écrit :

*« Le CESC a pour fonction de créer une ambiance, un état d'esprit différent à l'intérieur du collège en associant tous les acteurs : équipe éducative, professeurs, C.P.E., parents, élèves sans oublier les A.T.O.S.S. ».*

Il s'agit donc pour nous, de créer du lien avec l'extérieur, parents et partenaires, et de faire venir les parents dans l'enceinte du Collège pour parler et dialoguer ensemble en confiance.

### 3. Quelle démarche ?

L'action démarre pendant l'année 99-00, mais n'est réalisée qu'à la rentrée 2000. Nous avons pris le temps de réfléchir à une question primordiale : Doit-on créer un lieu d'écoute individuelle ou un lieu de parole des parents ensemble ?

L'option est prise de créer des situations de rencontre entre les parents autour d'un thème relatif à l'adolescence. Le cas échéant, les indications d'écoute individuelle donnent lieu à une orientation vers l'extérieur (PARENTEL).

### 4. Quels outils ?

#### 4.1 Les personnes ressources

- ↳ en interne, la principale-adjointe, Mme FLOURY et la C.P.E., Mme LOZACH. Elles sont maîtres d'œuvre de l'action, la coordonnent, l'animent et l'évaluent.
- ↳ à l'extérieur, des partenaires co-animateurs responsables de la Maison Pour Tous du quartier, de l'Aide aux devoirs, du Centre Social et des Travailleurs sociaux des quartiers périphériques au collège. Ils

ont pour fonction d'animer durant les Soirées des petits groupes de parole entre parents.

#### 4.2. Un support

Monsieur COUM, psychologue clinicien et directeur de PARENTEL. Il représente, pour l'action le fil conducteur. Participant aux préparations, il est chargé de l'animation de chaque soirée : écouter, synthétiser, questionner, recentrer, etc... les débats pour que la parole de chaque parent puisse se faire entendre des autres parents.

#### 4.3. Les principes de fonctionnement

- quatre soirées dans l'année, en principe un vendredi soir entre 20 H 30 et 23 H ;
- aux côtés de Monsieur COUM, le choix est fait d'inviter un second intervenant « spécialiste » des sujets traités (Educateur PJJ, ou Conseiller d'Orientation, ou Inspecteur de police de la brigade des stupéfiants... et la responsable du centre de planification familial) ;
- après une première partie de soirée en séance plénière où le thème et les questions qui s'y rapportent sont présentés, les parents se répartissent en petits groupes qu'accompagnent nos partenaires chargés d'animer la discussion et d'élaborer une synthèse des questions à poser. Puis, retour en grande assemblée pour poser les questions et échanger avec les spécialistes.

#### 4.5. Notre rôle

L'équipe de Direction du collège, Principale, Principale adjointe et la C.P.E., nous sommes les hôtes... Les enseignants ne sont volontairement pas présents, afin de faciliter la parole des parents et de distinguer les fonctions : aux enseignants l'enseignement...

#### 4.6. Le choix des thèmes

- l'autorité ou comment dire non à un ado ?
- le stress familial lié à l'orientation et à la performance scolaire,
- les regards de parents sur la consommation de produits illicites,
- parents et éducation à la sexualité.

### 5. Quel bilan tirer de cette première année de rencontres entre parents ?

#### 5.1. Les aspects positifs :

- le nombre de parents (entre 30 et 50 participants) et la mixité sociale,
- la grande convivialité et la confiance créées (améliorée par le café ou la tisane servis par les hôtes de la soirée...),

- la création d'un réseau avec les institutions du quartier que fréquentent les mêmes familles,

#### 5.2. Les aspects négatifs :

- le nombre de parents si l'on considère la taille du collège (600 élèves),
- le nombre de mamans bien supérieur à celui des pères,
- la difficulté d'apporter des solutions toutes faites ou des réponses immédiates à toutes les questions posées par les parents.

### 6. Perspectives d'avenir

A l'issue de cette première année, nous avons décidé de renouveler l'expérience l'an prochain dans les mêmes conditions, avec la même équipe. Par contre nous avons demandé aux parents de faire des propositions de thèmes.

Ont été retenus :

- le boire et le manger chez l'adolescent,
- le rôle du groupe et des pairs chez l'adolescent,
- « qui est le parent ? » ou familles éclatées et recomposées,
- racket et violence ?

### 7. En conclusion

L'adolescence inquiète les parents parce que l'adolescent se dérobe au contrôle et à l'ascendant que ses parents avaient jusque-là sur lui. De nouvelles manières d'être en famille sont à inventer face aux questions nouvelles que cet âge pose. A cette occasion les parents peuvent s'entraider utilement pour autant que soit garanti un climat de confiance tel qu'il permette de parler de ce à quoi cette période renvoie chacun, à savoir sa propre adolescence.

L'expérience menée par le Collège des Quatre Moulins à Brest montre qu'un établissement scolaire peut avoir un rôle à jouer dans le soutien des parents sans pour autant confondre les places et les fonctions de chacun.

On peut parier que c'est non seulement la vie de famille qui s'en trouve améliorée, mais également la scolarité même des adolescents...

Mme Françoise FLOURY  
Principale Adjointe du Collège

---

## Les parents partagent du savoir

---

**A ATD Quart Monde**, les familles se réunissent pour parler, aidées en cela par des bénévoles au sein d'instances appelées « partage du savoir ». Ces réunions, préparées par les intéressés, enseignent à chacun y compris aux invités dits « spécialistes », que celui qui sait n'est pas celui qu'on croit! Tout le monde sait mais personne ne sait tout... la rencontre par l'échange de la parole a, dès lors, valeur d'enrichissement mutuel.

C'est ainsi qu'un certain soir de mars, « alliés » et « militants » d'ATD de Brest, se sont réunis pour prendre la parole au sujet de l'éducation des enfants et des adolescents. Les invités? Une éducatrice de l'ASE et un psychologue de PARENTEL, témoins attentifs et bienveillants d'une parole de souffrance et de courage qui force le respect en ce qu'elle renvoie sans détour le « spécialiste » à l'impuissance.

Paroles préparées, paroles spontanées puis paroles rédigées par les parents eux-mêmes... Parole prolongée par cette diffusion pour que le savoir continue de se partager!

La retranscription qui en est faite n'est pas exhaustive, elle retrace les contours d'une rencontre où propos des parents (en italique) et propos des professionnels se croisent.

### A propos du travail

*« Les jeunes ont dû mal à trouver du travail, autrefois on trouvait des petits boulots... maintenant on demande aux jeunes le niveau 3<sup>ème</sup>, le permis de conduire... il faut plus d'un an de chômage pour être prioritaire ».*

Les professionnels n'ont pas de remèdes pour tout, surtout pour le travail. Devant ses enfants, on se pose la question : a-t-il envie de trouver du travail? Quand soi-même en tant que parent on n'a pas de travail, peut-être est-ce encore un peu plus compliqué?

Mais parents et professionnels rencontrent la même difficulté de parler avec les adolescents. Pourquoi devant les adolescents pense-t-on à notre propre adolescence?

### A propos de la drogue

*« Sur les fréquentations de jeunes qui prennent de l'ecstasy, de la drogue qu'est-ce que les parents peuvent faire ? »*

*« Tous les parents n'ont pas le même objectif : il y a des parents qui ne voient que l'internement, quand ces enfants sont sortis, c'était pire. Moi, je n'étais pas pour l'internement, il y a des parents violents, des parents laxistes! Devant le problème, on ne peut pas faire face seul, j'ai pris un psychologue pour moi, un pour lui...avec l'aide d'une association. »*

*« C'est la peur, on ne peut pas toujours être derrière eux, et on doit restaurer un climat de confiance. »*

Dans la recherche d'emploi, dans le choix des fréquentations... Le jeune a besoin de faire quelque chose de soi, et ce n'est pas facile pour lui de passer d'un endroit où on le maintient, on le contrôle ou on le guide (comme l'école, la famille, etc.) à un autre endroit comme celui du travail, des loisirs, de la rue là où la liberté est grande. Ces lieux obligent à se responsabiliser soi-même. Mais la loi existe aussi à l'extérieur...

*« Mais quand il n'y a pas de condamnation pour celui qui consomme et qui n'est pas dealer? »*

On a à faire référence à la loi et, si cela arrive, on peut dire à l'enfant : tu prends de la drogue et je n'ai plus les moyens, comme quand tu étais petit de t'empêcher de faire des bêtises, des choses interdites, mais sache que je ne suis pas d'accord et que la loi ne l'autorise pas. Un parent qui trouve de la drogue, qu'est-ce qu'il fait ? Peut-on parler...

*« On est vidé, quand on trouve une drogue dure, je pense : qu'est-ce que j'ai raté, que je n'ai pas vu, on fait en sorte d'éviter l'incarcération, les jeunes fument pour oublier le passé. »*

*« A mon sens : si les parents disent : il ne faut pas prendre de la drogue et faire référence à la loi ; il peut se sentir coupable et avoir peur de la sanction. S'ils ne le disent pas, ils peuvent se sentir coupables aussi. »*

*« Cela se voit un drogué. »*

*« Oh, non ! Ils vont de l'alcool à la drogue sans qu'on s'en rende compte! »*

*« Les professeurs aussi ils se demandent : quand on est professeur, quel comportement avoir devant des jeunes qui se droguent ? »*

Il faut parler des drogues comme de mauvaises solutions à de vrais problèmes. Peut-être la question est-elle : comment on fait pour porter le poids de la souffrance quand on est adolescent ? La question vaut peut-être aussi pour les adultes, les parents?

« L'alcool, c'est aussi mauvais. Le parent n'est peut-être pas le mieux situé pour en parler avec le jeune ; le parent ne voit pas toujours, peut-être qu'on ne veut pas voir. Les enfants se confieraient davantage à un étranger. »

« Face à la boisson, ne pas culpabiliser plus les parents : ce n'est pas parce qu'un parent a bu que les enfants vont boire ; quand quelqu'un boit, il peut s'en sortir ! »

« Quelle solution, s'il n'y a pas de dialogue avec un parent ou avec un tiers ? Le tiers peut être un prof ou un psy. »

« C'est difficile, on prend dans la tronche, les paroles du psy... des vérités, on réalise qu'on a fait des conneries. »

### Les interdits

« La loi, les interdits... parfois on n'ose pas leur en donner. »

Dès l'âge de 3 ans, on peut avoir des petites exigences pour l'enfant : manger avec la fourchette et non avec les mains.

« Quand le père dit quelque chose l'enfant écoute, il écoute moins la mère. »

« Et quand il n'y a pas de père ? »

Il y a un foyer monoparental, mais il y a toujours un père, même quand il n'est pas là.

Donner des interdits, ce n'est pas marcher à la baguette, moi je vois des enfants qui ne peuvent pas se construire... car on ne lui dit pas « non ».

« Mon enfant de 7 ans ne veut manger que des yaourts. »

Mettre une limite, un interdit ce n'est pas que du négatif. Ça sert pour pouvoir faire autre chose, s'y prendre autrement, découvrir d'autres manières... Ne pas manger de la tôle, c'est pouvoir manger ensemble, si on veut.

L'exemple de comment sont les parents face à la loi aussi est important.

« A quel âge on peut mettre des interdits ? »

Les premières limites mises à l'expression du désir de l'enfant commencent dès la naissance : quitter le ventre de sa mère, attendre que maman arrive, que le biberon soit prêt, etc. Mais pourquoi c'est si dur d'attendre ? Pourquoi c'est dur, pour les adultes, de limiter, d'interdire ?

« Quand on interdit beaucoup, c'est là qu'ils font des bêtises... mes enfants, ils ont des libertés. »

Les enfants petits comprennent très bien qu'on mette des interdits parce qu'on les protège du danger.

### L'extérieur et les dangers de la liberté

« Des fois il y a trop d'interdits, avec tous les dangers pour les petits enfants à la maison. Il faut toujours avoir l'œil. Quand mon petit-fils (6 ans) ne reste pas dans le jardin public derrière l'immeuble, je le cherche partout. »

« En sortie familiale, il y a de nombreux dangers... les vagues. »

« Il faut leur apprendre l'indépendance, leur faire confiance. »

« On s'adapte, je vais le chercher. Autrement, si c'est pas dehors, c'est la télé et les dessins animés violents! »

C'est fatigant, cela demande beaucoup d'énergie de s'occuper des petits enfants comme des adolescents, il faut beaucoup de vitalité...

En parlant ensemble, nous avons distingué les 3 sortes de limites qui sont utiles à l'enfant pour devenir grand : les limites par frustration (attendre le biberon, attendre que les parents puissent m'acheter ce jouet...); les limites par protection (pour éviter que l'enfant soit en situation de danger) et les limites de socialisation (pour vivre avec les autres).

« Quand je ne le vois pas, je crois à l'enlèvement, à l'accident. »

Si on veut laisser l'enfant jouer dans la cage d'escalier, il faut un temps d'adaptation, de transition où la grand-mère (ou un autre adulte) va montrer les dangers.

Le dehors pour l'enfant fait envie mais aussi peur. On ne passe pas des bras de sa mère à des kilomètres à l'extérieur. Est-ce qu'on garde l'enfant pour soi ou on le laisse partir ?

### Les ruptures, les changements (accouchement, arrivée d'un autre enfant, accident de la circulation, divorce...)

« Depuis son accident de la circulation, il agresse tout le monde, il fait pipi au lit, il ne supporte pas les regards d'un autre enfant, et cela a traumatisé son frère aîné. »

Dès qu'il y a un accident, un événement, il y a un déséquilibre familial; ça veut dire que l'enfant est chamboulé, mais ses parents aussi. C'est difficile de rassurer son enfant quand soi-même on a des soucis.



« Quand il y a divorce ou séparation : le père a la garde, la petite a 4 ans ½ ; sa mère ne l'a pas vu pendant un an car elle était trop malade maintenant elle la veut un week-end sur deux. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Peut-on accepter que la petite aille un week-end sur 2 même si on sait que la mère peut être malade ? »

Qu'est-ce que votre fils veut pour sa fille, qu'est-ce qu'un père veut pour sa fille dans une situation comme ça ?

« Il s'inquiète, la mère va la prendre avec son copain, est-ce que le copain va accepter la petite ? »

Le Juge des affaires familiales peut revoir la situation. Si entre parents il n'y a pas d'entente suffisante, il y a intervention de quelqu'un, un juge par exemple ce qui n'est pas toujours facile. Mais on n'est jamais tout seul à élever son enfant.

« J'ai des problèmes avec mes filles ados, j'en parle avec mon mari ; le dialogue, il ne se fait pas avec ma fille ; j'ai expliqué aux filles pourquoi je suis partie de la maison... elles n'ont jamais compris parce qu'elles disent : « J'aime papa ! ».

« Moi, ma fille n'aime pas son père. Elle ne veut pas lui parler au téléphone. Mes garçons ont essayé que leur sœur ait un contact au téléphone avec son père. »

« Quand ma petite fille vient, je ne dis pas de mal de sa mère. »

Les enfants peuvent se sentir coupables de ce qui se passe dans la famille, quand les parents ne s'entendent plus. Ils croient qu'ils doivent prendre parti et en même temps ils ne le peuvent pas. Alors ils se sentent soulagés d'entendre que la séparation est une histoire d'adultes et que ce n'est pas de leur faute. Mais des fois on est tenté d'en faire un allié dans la bagarre contre l'autre...

« Moi je me demande comment on détache le cordon mère-fils ? Il me téléphone, me demande conseils... je lui ai dit qu'il avait une femme mais il s'accroche ! »

Les limites données aux enfants sont celles que les parents se mettent à eux-mêmes en tant que parent. Qu'attendez-vous de lui ?

Un enfant a besoin d'être élevé par plusieurs personnes, c'est difficile mais préférable de penser qu'on peut compter sur d'autres personnes.

Propos retranscrits par **Mariette LEGENDRE** (ATD Quart Monde) et **Daniel COUM** (Parentel)

Parole donnée à...

## LES DEUILS APRES SUICIDE

### *Quelques réflexions autour du suivi individuel psychologique*

*Au printemps 2001, Marc-Elie HUON, psychologue, nous confiait un écrit<sup>1</sup> sur sa pratique auprès des familles endeuillées par suicide. Nous y retrouvons une clinique (et l'esprit qui la guide) très proche des actions de PARENTEL auprès des parents et des professionnels confrontés à la perte et au deuil d'enfant ou d'un adolescent.*

*Voici la suite et la fin de ce texte.*

L'aspect fondamental de la prise en charge porte, de ce fait, sur le destin des affects agressifs. L'agressivité est double, celle qui est infligée par l'acte même du suicide aux autres survivants et celle que ces derniers éprouvent souvent secrètement vis-à-vis du défunt.

Deux rappels ne sont pas inintéressants à cet instant :

Le premier est celui d'un retour à FREUD qui définit le suicide comme un retournement contre soi de son propre sadisme. Le suicide est causé par des pulsions agressives qui se retournent contre la victime elle-même.

La deuxième référence est empruntée à Erwin RINGEL qui, en 1958 a décrit pour la première fois le syndrome pré-suicidaire, état d'esprit spécifique qui conduit à l'acte suicidaire. Ce syndrome fournit toujours une base possible à une prévention du suicide plus ciblée. L'auteur présentait trois composantes principales à ce syndrome : la constriction, les fantasmes suicidaires et l'agression inhibée (ou auto agression).

<sup>1</sup> Cf. la 1<sup>ère</sup> partie du texte dans Les Carnets de PARENTEL n° 14, *L'enfant et ses parents face à la mort.*



Le développement de potentiels agressifs inhabituels (comme dans un deuil) non déchargés contre le monde extérieur constitue, selon lui, le premier stade décisif dans le syndrome pré-suicidaire. Il concluait en disant (je cite) que « *le danger du suicide diminue autant que le thérapeute amène le patient à verbaliser et donc à se débarrasser de ses agressions refoulées. L'expérience montre que chacune de ces abréactions, au moins pour le moment, affaiblit considérablement la tendance suicidaire... Dans la mesure où des désirs inconscients d'autopunition jouent un rôle dans l'agression tournée contre soi, rendre le patient conscient de ses sentiments cachés de culpabilité est très important pour le rendre capable de les affronter consciemment* ».

L'abréaction de l'agression est particulièrement d'importance dans un deuil par suicide. Sinon, la violence du suicide infligée à l'endeuillé risque de se décharger et de se fixer sur le Moi du sujet et produire sa dissolution voire son extinction. Ainsi, le deuil par suicide examiné sous cet angle augmente le risque de mortalité par suicide. L'agressivité, aspect central dans ce type de deuil, trouvera peut-être sa résolution par le pardon. Pardonnez, c'est admettre que l'autre nous a offensé, violenté par son geste, mais aussi reconnaître qu'on ne lui tient plus rigueur. Par le don, on n'a pas oublié, mais on ne lui tient plus rigueur. S'il y a culpabilité, elle est payée. Par ce don, il reprend sa place et sa dignité.

## SUICIDES ET HERITAGES

Les moments de mort (mais aussi de naissance) sont dans toute famille, un moment privilégié par les bouleversements sociaux et psychiques dont ils s'accompagnent. A la survenue d'un suicide, il peut s'opérer de véritables ouvertures psychiques qui permettent à certaines familles d'intégrer des événements jusque-là tenus à l'écart de leur vie psychique. Mais, il peut aussi s'y produire de réelles fermetures psychiques et conduire parfois même, selon Serge TISSERON, à une extinction des lignées chez les descendants.

On se rend compte au cours de ces consultations, à quel point le fait d'évoquer le défunt donne à entendre et à comprendre l'histoire familiale et ses avatars. Le suicide et l'expérience de deuil qui lui est associée, interrogent les liens familiaux et donnent à voir la généalogie dans tous ces états et éclats. Plusieurs personnes m'ont rapporté souffrir encore d'anciennes morts restées sous silence, c'est-à-dire privées de représentation verbale.

Tel fut le cas de cette femme qui, au-delà de sa souffrance liée à la perte par suicide de son mari, n'avait manifestement pas pu élaborer la perte de son père décédé vingt ans auparavant, par défaut de verbalisation. Elle me dit : « *je souffre depuis trop longtemps de cette perte insupportable et du silence qui pèse sur sa mort* ». C'est très souvent à l'occasion d'un autre deuil qu'on se met à parler du passé. Ainsi, cette absence renvoie à d'autres absences antérieures pour lesquelles le sujet n'a pas pu ou su exprimer le vide qu'elles ont occasionné et qu'il est temps aussi de

faire entendre. Son bon déroulement dépend de la manière dont les précédentes pertes ont été négociées.

Il est toujours remarquable de repérer l'absence totale de souvenirs chez des adultes endeuillés dans leur enfance par la perte d'un parent. Comme cette femme qui, vingt ans après, souffre toujours d'avoir été totalement exclu de l'expérience familiale de deuil parental. Le deuil, rappelons-le, pour s'effectuer, a besoin de traces. Il importe pour l'écouter, dans les dynamiques de travail de deuil, qui plus est après suicide, d'apprécier les qualités de la symbolisation des pertes antérieures, afin d'éviter que le deuil après suicide ne tienne lieu d'écran (en référence aux souvenirs-écrans) à d'anciennes blessures non cicatrisées.

Par ailleurs, notre pratique auprès de sujets en deuil après un suicide a mis en exergue de manière surprenante l'impact psychique d'une généalogie escamotée sur les endeuillés mais peut-être aussi sur les suicidés de leurs vivants. Généalogie souvent escamotée par la présence de secrets de famille parfois levés quelques temps avant le passage à l'acte mortel. Sans rentrer dans une logique linéaire de cause à effet et d'imputer l'apparition d'un suicide à l'existence voire à la levée d'un secret de famille, il est cependant troublant de repérer une telle répétition.

Cette pratique nous enseigne, a minima, que la transmission peut opérer en négatif, qu'il existe des points de butée, d'achoppement par ce qui est caché, encrypté, par les lacunes laissées en nous par les secrets des autres. Nous ne voudrions pas laisser croire que tous les secrets soient nocifs, certains sont structurants pour la vie psychique ; ils constituent une barrière étanche entre soi et les autres. Nous mettons ici l'accent sur les secrets dits "pathologiques", ceux dont nous cessons d'être les gardiens pour devenir les prisonniers, « travaillés » par eux. Ces événements familiaux dont le contenu est ignoré ou fortement pressenti semblent distincts des romans familiaux même si leurs contenus peuvent se rejoindre. En effet, le sujet à la différence des romans familiaux tente de symboliser par rapport à un autre et non par rapport à lui-même.

Tout se passe comme si cet événement de vie, le deuil après suicide, opérât à la manière d'un catalyseur, produisant une résurgence brutale de traumatismes infantiles enfouis (violences physiques et sexuelles) ou de fonctionnements familiaux marqués par l'imprécision de la place, la confusion des générations, les non-dits. S'y décline parfois toute une archéologie de la psyché familiale par le biais d'événements psychiques localisés à des étages générationnels multiples.

Serge TISSERON<sup>1</sup> considère que « *l'important ne réside jamais dans le secret lui-même, mais dans les multiples stratégies mises en place par les générations successives pour s'en accommoder* ». Ce ne serait donc pas la gravité objective du traumatisme (quel qu'il soit) qui serait en cause, mais l'impossibilité pour un sujet

<sup>1</sup> S. TISSERON, Secrets de famille. Mode d'emploi, Paris, Ed. Ramsay Archimbaud, 1993.

ou une famille de l'élaborer. Ces événements ont la particularité d'avoir été insuffisamment symbolisés. Transmission brisée, traumatisante qui n'a pu faire l'objet d'élaboration psychique. Elle est restée comme un paquet ficelé sans avoir été digérée, assimilée ou entendue par la génération précédente qui s'est débarrassée en la passant telle quelle à la suivante.

Ce sont donc parfois des questions restées en souffrance dans l'inconscient des ascendants qu'auront la charge de surmonter les descendants.

La clinique du deuil rappelle sans cesse qu'il n'y a de possibilité pour un sujet de se repérer dans la filiation que si les modes de prendre soin du corps sont transmis des parents aux enfants. Sinon, on ne s'étonnera pas de remarquer que le corps peut être malade de signifiants qui viennent de l'Autre, de générations précédentes. Un corps peut souffrir pour redonner une prime de dignité symbolique aux mal-morts, mal-aimés. Effet de répétitions qui témoigne d'une fixation à un traumatisme passé qu'elle commémore et d'une tentative d'échapper au traumatisme par identification au mal mort. Il n'est pas rare de rencontrer des endeuillés qui épousent une position sacrificielle (en souffrant dans leur corps) pour tenter de réhabiliter certaines morts laissées à l'abandon, sous silence. Une atteinte est portée au sens, aux valeurs et à la vérité des origines comme si les origines étaient « démentalisées » pour reprendre la jolie expression de P.C. RACAMIER<sup>2</sup>.



<sup>2</sup> P.C. RACAMIER, Le génie des origines, Paris, Payot, 1992.

Tel fut le cas de cette femme âgée de 55 ans, souffrant dans son corps et exprimant aussi des idéations suicidaires qui se sentait disait-elle « déshéritée » pour n'avoir pu rendre hommage à son père au moment de sa mort par suicide et qui fut, par ailleurs, privée de sépulture familiale. Héritage identificatoire, sacrifice, dettes insues, dettes en négatif, dettes ignorées qui signent des défaillances ou des dysfonctionnements de la transmission. Si bien qu'au détour d'une mort très traumatique comme le suicide, il est fréquent que l'endeuillé soit soumis à une nouvelle fracture, celle de son fantasme du roman familial.

L'endeuillé(e) par suicide, comme tout endeuillé, se trouve à la croisée des chemins et s'inscrit dans la lignée d'une généalogie qu'il(elle) peut ignorer, rechercher, refuser, en même temps qu'il(elle) doit trouver sa place dans le tissu d'une communauté qui le reconnaisse. A cet égard, les rituels ont une fonction prépondérante. Outre le fait que le rite socialise l'angoisse en voulant en faire une nostalgie partagée, nous insistons sur le fait qu'il est l'écho socialisé, le tiers médiateur entre le vivant et l'ancêtre et surtout qu'il demeure le garant de la mise en temporalité des mémoires, des généalogies et des mythes. Il permet à la communauté de compter ses membres et de raconter son histoire. En somme, il évite que la mémoire ne soit oubliée, et qu'elle n'œuvre dans l'ombre à la manière de ces mauvais esprits qui viennent tourmenter les descendants. Le rituel rend possible une inscription généalogique. Dans les situations de suicide, cet héritage psychique qui vise symboliquement à assurer une continuité entre les générations successives est particulièrement mis en péril.

En effet, si l'on admet que les suicides sont des actes dont le savoir ne passe jamais par les mots, par la parole et qu'ils contiennent toujours une partie de mystère, le risque est grand alors de la part des survivants de reproduire, transmettre à leur tour cette ignorance, ce non-savoir auprès de leurs collatéraux et descendants en occultant parfois même l'existence de l'acte. Le traumatisme du suicide, son effet honteux, l'incertitude relative aux véritables motifs de l'agir suicidaire sont autant de facteurs qui augmentent considérablement après coup la mise en place du secret familial et du non-dit sur l'acte ayant pour effet de rendre périlleux le travail pourtant impérieux de la transmission.

Souvent, les secrets traduisent une haine du langage par peur de se retrouver dans la solitude de penser le trauma. La question de savoir ce dont le survivant hérite à travers les âges, ce qu'il partage avec ses descendants et ce qu'il leur transmet se pose à lui avec acuité dans le phénomène suicide. La voie des origines et des transmissions peut être rompue.

Le recours au génogramme peut s'avérer utile dans certains cas et ce, pour plusieurs raisons : un premier lieu, parce qu'il sert de médiateur psychothérapeutique. La tentation de se focaliser sur l'événement du suicide est majeure et peut produire des effets de fascination et même conduire à des expériences déréalisantes dans les situations d'exposition prolongée au réel de la mort.

Le génogramme en tant que surface projective favorise le maintien nécessaire à l'imaginaire en proposant un décentrement de l'événement traumatique. Dans ce contexte, il est important de se rappeler l'impossibilité du psychisme humain à appréhender et à assimiler en une seule fois un fait aussi catastrophique. Si l'annonce du suicide est un événement ponctuel, la prise de conscience du suicide par l'endeuillé est toujours un processus qui se déroule dans le temps. Cela veut dire qu'un espace d'effusion doit être préservé pour qu'il puisse affronter la réalité de l'événement, sans quoi celle-ci est trop menaçante et il ne peut que la refuser. Ce balancement entre le réel (de la mort) et l'imaginaire constitue, à notre sens, pendant un certain temps, la seule possibilité d'intégration du traumatisme.

En second lieu, le génogramme rend possible à l'endeuillé de repérer à la fois ce qui lui est légué et transmis, ce qui lui est légué pour qu'il le transmette et enfin ce qui lui est légué pour que peut-être il ne le reproduise pas ou au moins qu'il s'en distancie. Celui qui ne connaît pas ses dettes comme celui qui refuse d'en répondre, ne peut savoir ce qu'il engage dans l'ici et l'après.

Également, celui qui ne sait plus ce qu'il transmet risque de se scléroser dans la répétition (d'actes violents familiaux anciens) ou de se diluer dans l'anomie dont on sait depuis DURKHEIM qu'elle est étroitement liée au suicide.

Connaître sa dette, positive et négative, permet de s'inscrire dans l'échange, dans le partage, dans la communauté de vie. Si le message est transmis avec l'héritage, celui qui le reçoit aura à le vivre, à le partager, à le faire circuler. C'est bien quelque chose d'une éternité qui se transmet en effet dans le lignage, puisqu'en l'enfant, et ultérieurement dans sa propre descendance, nous survivons à nous-mêmes, il nous permet de perdurer même après notre mort. En soutenant que l'inconscient ne connaît pas le temps, FREUD visait précisément cet aspect particulier de la vie psychique. Il rappelait aussi que le fait d'avoir des enfants nous permettait d'atteindre l'immortalité. Or, avec les parents endeuillés après suicide, il y a toujours une constante : une préoccupation, un souci majeur pour leurs enfants eux aussi endeuillés (nous ne développerons pas ici le processus de deuil chez l'enfant). Comme si dans ces temps de mortalité, il s'agissait à tout prix pour ces survivants de préserver leur propre immortalité mais aussi leur lignée. C'est peut-être là une spécificité du deuil après suicide, celui de fragiliser la chaîne généalogique en se rappelant que le suicide est un meurtre du social, celui de la famille, au demeurant premier lieu de socialisation.

La mort par suicide d'un proche prend une résonance particulière chez certaines familles en ce sens qu'elle vient totalement compromettre leur représentation du monde. On entend souvent parler d'hérédité génétique, de « fatalité » presque diabolique comme si le destin accablait certaines familles sans raison. C'est souvent dans ce cadre que des délires psychotiques sont à craindre. Le rôle de l'accompagnant spécialisé peut aussi ce jour-là aider à désamorcer une conception du monde en terme de fatalité pour reconstruire un édifice familial sur des bases plus solides et tenter de dégonfler la toute-puissance de la mort.

## LA FAISABILITÉ DU DEUIL

### *Quelques aspects généraux :*

Le deuil réclame du temps, ce que l'accompagnant ne manquera pas d'indiquer à l'endeuillé. Sa durée n'est pas objectivable par avance car ce serait nier la complexité de la problématique désirante et de ses avatars.

L'investissement de l'objet perdu ne doit pas être excessivement ambivalent. On sait combien il est difficile de faire le deuil d'un objet aimé qui a été trop haut inconsciemment.

L'investissement ne doit pas non plus être excessivement narcissique : l'objet narcissique est imperdable pour la raison qu'il est absolument attaché à son possesseur.

Les deuils précédents doivent être intégrés psychiquement.

Le deuil dépend aussi de la qualité de l'entourage familial, professionnel.

### *Quelques particularités :*

Le deuil par suicide implique un renoncement à posséder les coordonnées logiques de l'acte suicidaire.

Le deuil par suicide doit être très fortement ritualisé, symbolisé, vécu en commun pour panser le trauma. Il a besoin d'une cicatrice généalogique (de traces).

Il faut aussi, en particulier pour le deuil par suicide, que les générations psychiques soient suffisamment différenciées, que les images familiales ne soient pas brouillées pour rendre possible le nouage de la chaîne généalogique et empêcher les répétitions transgénérationnelles de certains actes suicidaires. Il nécessite donc un étayage externe.

Le deuil doit être personnel. S'il est refusé, il sera exporté à d'autres générations. C'est une condition générale aux deuils, mais qui prend d'autant plus de nécessité à la suite d'une mort par suicide au regard des achoppements constatés dans la clinique du deuil.

Le deuil par suicide dépend aussi de la qualité des dispositifs d'aide de proximité non médicalisée.

Le deuil par suicide passe probablement par la voie du pardon.

## CONCLUSION

L'accompagnement des endeuillés par suicide s'avère indispensable mais nous ne sommes pas sûrs qu'il pourra être suffisamment mené par les proches, eux-mêmes en souffrance. Dans le même temps, le recours à des professionnels doit être réservé d'après nous aux situations de complications ou de pathologie du deuil pour ne pas professionnaliser le deuil.

Entre les deux, il manque certainement un espace intermédiaire qui propose, le plus précocement possible, de l'aide et offre un lieu d'échanges de parole, une invitation au partage de la souffrance pour faire basculer avec l'usage et l'agir suicidaire.

L'essentiel réside, à notre avis, au niveau de l'implication authentique de l'aident (professionnel et bénévole) ainsi que dans la prise en considération de la singularité de l'histoire qu'on nous laisse à entendre, afin d'éviter la standardisation de l'aide.

Prévenir la complication d'un deuil par suicide, c'est en tout cas briser l'inertie de type « nous avons essayé de tuer la mort par notre silence »<sup>2</sup>.

**Marc-Élie HUON**

Psychologue clinicien au Centre Hospitalier, Pontorson  
Co-responsable du programme de prévention des suicides dans la Manche  
Consultant à la Ligue contre le cancer, Brest  
Intervenant à PARENTEL

### Accueil des parents confrontés à la perte et au deuil

*Pour parler de la douleur de perdre un enfant,*

*Pour échanger avec d'autres parents confrontés à cette épreuve,*

*Pour vivre, malgré tout...*

Permanences d'accueil : une fois par mois à Brest et Quimper

Entretiens : sur rendez-vous

Écoute au téléphone : tous les jours de la semaine

**PARENTEL 02 98 43 21 21**

<sup>2</sup> S. FREUD, Deuil et Mélancolie in Métapsychologie. Paris. 1915.

## Du côté des livres

### « LE CAFÉ DES PARENTS » A BREST

PARENTEL et la Librairie DIALOGUES ont uni leurs motivations pour que puissent se rencontrer, une fois par mois, lecteurs et auteurs autour de questions relatives aux relations parents/enfants dans la famille.

Après Jean-Claude QUENTEL venu parler de son dernier livre<sup>1</sup> au mois de mai, c'est en juin dernier que Maryse VAILLANT a bien voulu soutenir les débuts de cette initiative et présenter à une centaine de personnes réunies autour d'elle les motifs et les visées de son dernier ouvrage : « *Pardonner à ses parents* »<sup>2</sup>.

Ce pardon-là n'est pas ostentatoire, il est au contraire « *une œuvre singulière où chacun joue son histoire sur un mode qui lui appartient* » (p. 248) ; il n'impose pas l'oubli, tout au contraire... : « *accepter son histoire, c'est se construire des forces pour vivre le présent et l'avenir, sans rester collé aux drames passés* ». (p. 126). Il est étape sur le chemin du devenir adulte qui suppose de « *se poser la question de la dette et de ses rancœurs et se libérer de l'une comme de l'autre* » (p. 19).

Avec la chaleur et la sensibilité qu'on lui connaît, Maryse VAILLANT a non seulement parlé de son livre et expliqué la nécessité pour la vie psychique actuelle et à venir de chacun, quelque soit son âge, de faire la paix avec son passé ; mais elle a également su accueillir avec son écoute de psychologue la parole des personnes venues la rencontrer. Les témoignages, nourris d'espoir mais également de ressentiments et parfois même de douleur, ont alors confirmé le message de l'auteur : pardonner à ses parents demande du temps, c'est pourquoi il n'est jamais trop tard...

Le prochain **Café des Parents** a lieu le **vendredi 5 octobre** au Café de la Librairie DIALOGUES à Brest. Invité : Patrick BEN SOUSSAN, psychiatre et spécialiste en périnatalité, à propos de la collection qu'il dirige chez Erès intitulée « Mille et uns bébés ».

Renseignements à DIALOGUES : Géraldine DELAUNY (02 98 44 32 00) ou à PARENTEL.

<sup>1</sup> J.C. QUENTEL, *Le parent, responsabilité et culpabilité en question*, De Boeck Université, 2001.

<sup>2</sup> A Lire : M. VAILLANT, *Pardonner à ses parents*, Coll. Il n'est jamais trop tard, Ed. de la Martinière.

« Crise d'adolescence ». L'expression est un pléonasme. L'adolescence est le temps du changement, d'un aller vers autre chose, du devenir soi, différent des autres. La crise c'est – étymologiquement – la démarche du choix pour rompre avec un état antérieur, le temps du dissentiment et de la contestation.

La crise est donc non seulement nécessaire mais incontournable, inhérente la bonne évolution de l'adolescent.

Psychiatre pour enfants et adolescents, clinicien et chercheur, Stéphane CLERGET illustre son ouvrage d'exemples rencontrés dans sa pratique, témoignages d'adolescents tout autant que de parents déconcertés par les comportements qu'induit cette crise.

« Il n'y a pas d'adolescence normale sans perturbations » affirme-t-il.

Ces perturbations inévitables sont de trois ordres : la dépression, la violence, la prise de risques. Toutefois – et c'est l'objectif de l'auteur de le souligner – tous ces comportements ne sont pas à dramatiser et ne relèvent pas systématiquement de la psychiatrie. Toute la question est de savoir « faire la part des choses entre ce qui fait partie de la crise ordinaire et ce qui témoigne d'une souffrance, d'une impasse dans l'évolution, d'un risque vital », les symptômes spectaculaires n'étant pas toujours ceux qui révèlent les situations les plus graves.

« Toute dépression est en référence à une perte ». Que ne perd-il pas l'adolescent ? Il perd son corps d'enfant, le regard de ses parents qui ne le reconnaissent plus, l'image qu'il avait de ses parents dont il perçoit les fragilités, des relations sereines qui soudain deviennent différentes du fait de la puberté. « Chacune de ces pertes est une pierre jetée dans le jardin de la dépression. » Chacune de ces pertes nécessite une dépense d'énergie pour retrouver des repères, reconstruire une personnalité. Physiquement il s'agit de faire peau neuve, de faire avec des modifications qui angoissent, de vivre une insécurité, une maladresse, du fait d'un corps qu'on ne maîtrise plus, dont on craint l'évolution et les réactions, le tout sous le regard d'un environnement inquiet ou moqueur. Ces mutations, sources d'angoisse, amènent des comportements de lutte contre la dépression. C'est l'intensité de ce vécu et les moyens excessifs employés dans cette lutte qui déterminent la qualification de « troubles psychiatriques » et la nécessité de prendre conseil ou d'envisager un traitement. Il y a des limites à repérer. Demander aide et conseil vaut mieux que laisser faire ou dramatiser.

C'est vrai aussi pour la violence et la prise de risques. Le regard de l'entourage et plus particulièrement des parents est important. « Il convient que les parents rassurent les adolescents ... doivent le tranquilliser sur sa nouvelle apparence » ; « l'adolescent ne peut s'aimer physiquement que dans le regard des étrangers ».

Ces transformations sont violence puisque forcées qui s'imposent dans le corps et l'esprit, obligent à un nouvel état relationnel, notamment à la séparation d'avec les parents, au deuil de tout ce qui a fait le confort de l'enfance, qui conduisent au besoin d'individuation. « La violence existe à l'intérieur de l'adolescent en l'absence même de toute manifestation, conduite ou propos violents... beaucoup de cette violence demeure silencieux ». Cette violence a son utilité, elle participe du sentiment d'exister, elle permet de délimiter son territoire, « elle est intimement liée à la parole, au goût, au geste, à la sexualité, à la vie ».

Violence pour l'adolescent ; violence pour les parents pour qui bien des actes posés pour montrer qu'on veut changer, qu'on a changé, sont perçus comme des provocations. Mais provoquer c'est « appeler au-dehors », « faire naître ». Provocation n'est pas synonyme d'agression. Le « jeunisme » et la complaisance ne sont en aucun cas la réponse à l'appel. Ils ne feraient qu'aggraver, accentuer la dérive car l'adolescent a besoin d'images d'adultes qui ne lui ressemblent pas.

La prise de risque est une des formes d'appel lancé aux adultes : « Regarde-moi ! Vois ce que je peux faire désormais ? Considère-moi ! Reconsidère-moi ! » C'est aussi le moyen de savoir ce que vaut ce nouveau corps : « avec les transformations physiques ... il lui faut partir à la conquête de nouvelles terres pour en découvrir les frontières ». « Mettre son corps en jeu c'est aussi se le réapproprier... le remettre en JE ». Les mots « risque » et « racine » ont la même origine.

Stéphane CLERGET expose et commente clairement tous les cas de figures possibles, dans la famille, à l'école, dans la bande, des plus banals aux plus graves (délinquance, anorexie, conduites addictives, suicide...).

Si la crise est nécessaire, le regard bienveillant mais aussi « bien veillant », c'est-à-dire vigilant, est indispensable. « On n'élève pas un pré-adolescent ou un adolescent comme un enfant. Il faut qu'il soit reconnu en tant que tel ». « Le rôle des parents est de se définir comme des modèles gratifiants et non comme des observateurs et imitateurs envieux de la jeunesse. Il appartient à la société de commémorer et de soutenir l'entrée dans la vie adulte. L'adolescent prend appui sur l'avenir pour surmonter son vécu dépressif. Si la maturité lui est présentée comme disqualifiante il perd pied. »

Cette période de la vie se prépare dès la petite enfance.

Chaque parent doit trouver sa place dans l'accompagnement. C'est ce qu'attend l'adolescent parfois angoissé de ce qu'il leur fait vivre : « Tous les adolescents que les parents m'ont désignés comme égoïstes, indifférents, insensibles, désinvoltes ou ingrats, m'ont exprimé de l'inquiétude pour leurs parents ».

L'adolescence peut être un temps privilégié de la vie familiale : il s'agit, ensemble, de faire naître un adulte, nouveau parent potentiel, d'être interlocuteurs plutôt qu'interloqués.

F.V.

<sup>1</sup> S. CLERGET, *Adolescents, la crise nécessaire*, Éditions Fayard 2009

## Les Carnets de Parentel

Revue d'Échanges Interdisciplinaires sur la Parentalité

Revue publiée par l'Association « PARENTEL » qui anime, dans un projet d'aide à la parentalité et de prévention des troubles familiaux, des Lieux d'Accueil et d'Entretiens avec les Parents en difficulté avec un enfant, L'État, le Département, les CAF, la MSA, les Villes de Brest et de Quimper soutiennent les actions de PARENTEL.

**Direction de la publication :** Daniel COUM

**Éditorial :** François VILLARD

**Rédaction :** Daniel COUM, Anne Sophie CARLOS, Mariette LEGENDRE, Françoise FLOURY, Marc-Elie HUON, Jean Claude QUILTEL, François VILLARD.

**Illustrations :** Eric APPERT

**Conception graphique :** Dynamo+ 36 Quai de la douane 29200 BREST  
Tel 02 98 44 94 74

**Tarifs :** Prix au n° : 30 F - Abonnement (4 n°) : 100 F

### APPEL A CONTRIBUTION

*Vos témoignages, réflexions, expériences personnelles ou professionnelles peuvent alimenter le débat et servir l'avancée des idées et des pratiques en matière d'aide à la parentalité. Proposez nous vos contributions écrites, interviews, compte-rendus de pratique, de lecture de livres, etc.) :*

*Prochains thèmes : Le hétéro et ses parents, La place du père, La santé des adolescents, etc.*

### Bulletin d'abonnement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Activité : .....

Je m'abonne pour 4 N° (à partir du N° : ....) 100F

Je souhaite recevoir un N° (N° : .....) 30F

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de l'Association Parentel à :

*Les Carnets de Parentel*

4 rue du Colonel Fonferrier 29 200 BREST

Tel : 02 98 43 62 51 - Fax : 02 98 43 63 12

(parentel)

Brest, Quimper, Morlaix

02 98 43 21 21